

TABLE DES MATIÈRES

Liste des abréviations.....	6
Préface de la seconde édition.....	7
Préface.....	9
Introduction.....	11
Chapitre 1	
Erreurs dans l'étude des mots	25
Chapitre 2	
Erreurs grammaticales	71
Chapitre 3	
Erreurs de logique	97
Chapitre 4	
Erreurs de présuppositions et erreurs historiques	142
Chapitre 5	
Réflexions en guise de conclusion	156
Index des sujets.....	163
Index des auteurs.....	165
Index des références bibliques.....	167

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

Le succès étonnant que remporte le présent livre laisse entendre qu'il y a un nombre encourageant de prédicateurs et d'enseignants de la Bible qui désirent rectifier des erreurs courantes d'exégèse. Si ce livre leur est utile, j'en suis reconnaissant à Dieu.

Bon nombre de lecteurs m'ont écrit pour me communiquer leurs propres listes d'erreurs amusantes. Quelques-unes de leurs suggestions se trouvent d'ailleurs dans cette seconde édition. Trois ou quatre lecteurs critiques ou auteurs de lettres se sont fortement opposés à un exemple ou à un autre. J'ai tenté de prendre leurs plaintes à cœur. Dans quelques cas, j'ai révisé la partie concernée; dans deux ou trois cas, j'ai tout simplement laissé tomber mes propos ou j'y ai substitué de meilleurs exemples, pas toujours parce que je croyais m'être trompé, mais parce que dans ce livre je ne cherche pas tant à marteler des sujets particuliers qu'à citer des exemples d'erreurs d'exégèse irréfutables. Par contre, j'ai conservé la majeure partie de la matière contenue dans la première édition. J'ai parfois laissé de côté de la matière non pas parce que j'avais changé d'avis relativement à l'exégèse, mais parce que je voudrais défendre ma position de façon légèrement différente aujourd'hui.

En revanche, j'ai inséré de temps à autre de nouveaux exemples. De plus, j'ai quelque peu approfondi le contenu du quatrième chapitre. En raison des changements rapides qui s'opèrent actuellement dans le domaine de l'herméneutique, j'aurais pu facilement faire quelques livres de ce seul chapitre. J'ai toutefois choisi de me restreindre, afin d'éviter d'ajouter trop de pages au livre.

J'aurais aimé approfondir le cinquième chapitre, mais il me semblait préférable de ne pas trop rallonger le livre pour cette fois. Comme il sert principalement de lecture complémentaire dans des cours d'exégèse, le fait de trop le rallonger aurait probablement pour effet de lui enlever son utilité. Je préférerais surtout en dire plus long sur l'interprétation des genres littéraires. Il est possible que

le peu de texte que j'ai ajouté soit utile à certaines personnes. Par ailleurs, si ce livre se rendait à une troisième édition, il conviendrait peut-être alors d'approfondir le cinquième chapitre.

Soli Deo gloria.

D. A. Carson

PRÉFACE

La majeure partie de la matière contenue dans le présent livre a été présentée pour la première fois lors du Spring Lectureship (congrès printanier) que le Western Conservative Baptist Seminary a donné à Portland, Oregon, en 1983. J'ai le plaisir d'exprimer mes remerciements à James DeYoung, président du Lectureship Committee (comité responsable du congrès), non seulement pour son invitation à y participer, mais aussi pour l'excellence des dispositions prises et de sa courtoisie. Je tiens à remercier également les membres de la faculté et les étudiants, qui ont tout fait pour que je me sente le bienvenu.

Une partie du contenu du livre provient à l'origine de cours magistraux, quoique les notes n'aient, bien entendu, joué aucun rôle dans la série initiale. J'ai tiré beaucoup plus de mes exemples de l'enseignement du Nouveau Testament que de celui de l'Ancien Testament. Cette réalité est attribuable non seulement au fait qu'elle reflète mes compétences relatives, mais plus encore au fait que bon nombre de ces exemples sont tirés de matériel pédagogique que l'on a éliminé au fil des ans en enseignant aux étudiants une exégèse responsable du Nouveau Testament. Bien qu'à mon avis, les travaux d'érudition portant sur l'Ancien Testament me confirment que des exemples comparables ne se trouvent pas moins fréquemment dans ce corpus, j'ai décidé de respecter les limites initiales du livre, afin d'éviter de le rendre trop volumineux.

Certaines des personnes qui ont entendu ou lu une partie ou la totalité de la matière contenue dans le livre m'ont parfois reproché de me montrer injuste envers leur opinion préférée sur un point théologique ou exégétique quelconque. Je me suis efforcé d'accueillir leurs critiques et d'apporter les modifications qui s'imposaient; mais je tire un encouragement du fait que les pédobaptistes, les calvinistes, les Arméniens et autres ont exprimé des objections et des suggestions en proportion à peu près égale, ce qui me porte à croire que je ne suis peut-être pas très loin de l'équilibre. Je ne

saurais trop insister sur le fait que j'ai veillé à ne pas me servir de ce livre pour exprimer des préjugés personnels. Il ne fait aucun doute que j'ai échoué dans une certaine mesure, mais les lecteurs qui s'offusqueront au plus haut point de me voir malmener leurs interprétations préférées auraient peut-être intérêt à se demander à quel point leurs propres préjugés influencent leur jugement.

Ma secrétaire, Marty Irwin, a dû dactylographier mon manuscrit dans un laps de temps extrêmement court et sous des pressions considérables ; je lui suis donc profondément reconnaissant de son efficacité et de son enthousiasme. Mark Reasoner m'a également procuré une aide précieuse dans la création de deux des index.

Soli Deo gloria.

CHAPITRE 1

ERREURS DANS L'ÉTUDE DES MOTS

Quelles choses étonnantes que les mots ! Ils peuvent transmettre l'information et exprimer ou susciter l'émotion. Ce sont les outils qui nous permettent de réfléchir. Avec des paroles exprimées sous la forme de commandements, nous pouvons susciter la réalisation de certaines choses ; avec des mots d'adoration, nous louons Dieu ; et, dans un autre contexte, les mêmes mots constituent des blasphèmes.

Les mots font partie des outils de base du prédicateur – tant les mots qu'il étudie que les mots avec lesquels il explique ses études. Heureusement, il existe maintenant plusieurs volumes excellents pour initier l'étudiant au domaine général de la sémantique¹ lexicale et le mettre en garde contre certains abus particuliers² ; et c'est pour le mieux, car Nathan Söderblom avait raison lorsqu'il a dit : « La philologie³ est le chas de l'aiguille par lequel tout chameau théologique doit passer pour entrer dans le ciel de la théologie⁴. »

Mes propres prétentions sont modestes. Je propose simplement de répertorier et de décrire une collection d'erreurs communes qui surgissent régulièrement quand des prédicateurs et d'autres personnes tentent des études de mot à partir des termes bibliques, ainsi que de

1 Ndt : sémantique = étude des mots considérés dans leur signification.

2 Cf. en particulier les ouvrages auxquels il sera régulièrement fait référence : James Barr, *The Semantics of Biblical Language* (Oxford : Oxford University Press, 1961) ; Eugene A. Nida et Charles R. Taber, *The Theology and Practice of Translation* (Leiden : Brill, 1974) ; Stephen Ullmann, *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning* (Oxford : Blackwell, 1972) ; G. B. Caird, *The Language and Imagery of the Bible* (Londres : Duckworth, 1980) ; Arthur Gibson, *Biblical Semantic Logic: A Preliminary Analysis* (New York : St. Martin, 1981) ; J. P. Louw, *Semantics of New Testament Greek* (Philadelphie : Fortress ; Chico, Calif. : Scholars Press, 1982) ; et spécialement, Moisés Silva, *Biblical Words and Their Meaning: An Introduction to Lexical Semantics* (Grand Rapids : Zondervan, 1983).

3 Ndt : philologie = étude d'une langue d'après les documents écrits qui nous la font connaître ; étude des textes et de leur transmission.

4 Traduction de "Die Philologie ist das Nadelöhr, durch das jenes theologische Kamel in den Himmel der Gottesgelehrtheit eingehen muss". Cité par J. M. van Veen, *Nathan Söderblom* (Amsterdam : H. J. Paris, 1940), p. 59 n. 4 ; cité aussi par A. J. Malherbe, "Through the Eye of the Needle: Simplicity or Singleness", *RestQ* 56 (1971) : p. 119.

fournir quelques exemples. Les items sur cette liste peuvent s'avérer d'utiles signaux d'alerte.

Erreurs communes en sémantique

1. L'erreur de racine

Une des plus tenaces erreurs, l'erreur de racine, présuppose que chaque mot *a* en réalité une signification liée à sa forme ou à ses composants. De ce point de vue, la signification est déterminée par l'étymologie, c'est-à-dire par la racine ou les racines d'un mot. Combien de fois nous a-t-on dit que parce que le verbe apparenté à ἀπόστολος (*apostolos*, apôtre) est ἀποστέλλω (*apostellō*, j'envoie), la signification de racine d'« apôtre » est « celui qui est envoyé » ? Dans la préface de la *New King James Bible*, il est dit que la signification « littérale » de μονογενής (*monogenēs*) est « seul engendré ». Est-ce exact ? Combien de fois des prédicateurs se réfèrent-ils au verbe ἀγαπάω (*agapaō*, aimer), le mettent-ils en contraste avec φιλέω (*phileō*, aimer) et déduisent-ils que le texte parle d'une autre sorte particulière d'amour, pour aucune autre raison que le fait que le terme ἀγαπάω (*agapaō*) soit utilisé ?

Tout ceci est un non-sens linguistique. Nous pourrions en deviner autant si nous étions plus au courant de l'étymologie des mots anglais. Anthony C. Thiselton propose un exemple avec le mot *nice* [agréable], qui vient du latin *nescius*, signifiant « ignorant⁶ ». Le mot « *good bye* » [au revoir] est une contraction de l'anglo-saxon « *God be with you* » [Dieu soit avec vous]. En fait, il est possible de tracer de manière diachronique⁷ comment *nescius* est devenu « *nice* » ; il est certainement facile d'imaginer comment « *God be with you* » a été contracté en « *good bye* ». Mais je ne connais personne

5 *The New King James Bible* (Nashville: Nelson, 1982) ou la *Revised Authorised Version* (Londres: Bagster, 1982), iv.

6 Anthony C. Thiselton, "Semantics and New Testament Interpretation", in *New Testament Interpretation: Essays on Principles and Methods*, ed. I. Howard Marshall (Exeter: Paternoster; Grand Rapids: Eedermans, 1977), p. 80-81.

7 Ndt: diachronie = caractère des phénomènes linguistiques étudiés du point de vue de leur évolution dans le temps.

aujourd'hui qui, en disant que telle ou telle personne est «*nice*», estime que lui ou elle ont dans une certaine mesure étiqueté cette personne comme ignorante parce que la «racine signifiante» ou la «signification cachée» ou le «sens littéral» de «*nice*» est «ignorant».

J. P. Louw fournit un exemple fascinant⁸. En 1 Corinthiens 4.1, Paul écrit de lui, de Céphas, d'Apollon et d'autres conducteurs, en ces termes : «Ainsi, qu'on nous regarde comme des serviteurs (ὕπηρέτας, *hypēretas*) du Christ et des dispensateurs des mystères de Dieu» (NEG). Il y a plus d'un siècle, R. C. Trench a propagé l'idée selon laquelle ὑπηρέτης (*hypēretēs*) proviendrait du verbe ἐρέσσω (*eressō*) «ramer⁹». Ainsi, la signification de base de ὑπηρέτης (*hypēretēs*) serait «rameur». Trench affirme explicitement qu'un ὑπηρέτης (*hypēretēs*) «était à l'origine un rameur (de ἐρέσσω [*eressō*])». A. T. Robertson et J. B. Hofmann sont allés plus loin et ont affirmé que ὑπηρέτης (*hypēretēs*) provient morphologiquement de ὑπό (*hypo*) et ἐρέτης¹⁰ (*eretēs*). Effectivement ἐρέσσω (*eressō*) signifie «rameur» chez Homère (VIII^e siècle avant J.-C. !); et Hofmann, faisant un rapport explicite avec la morphologie, décrète qu'un ὑπηρέτης (*hypēretēs*) était à l'origine un «sous-rameur» ou un «aide-rameur» ou un «rameur subalterne». Trench n'était pas allé jusque-là : il n'a pas détecté dans ὑπό (*hypo*) la notion de subordination. Néanmoins, Leon Morris a conclu qu'un ὑπηρέτης (*hypēretēs*) était un «serviteur de basse condition¹¹»; et William Barclay a plongé encore plus loin et a désigné ὑπηρέτης (*hypēretēs*) comme un «rameur sur le banc inférieur d'une trirème¹²». Cependant, le fait demeure qu'à une exception près – et elle est seulement possible et non pas certaine¹³ – ὑπηρέτης (*hypēretēs*) n'est jamais utilisé pour désigner un «rameur» dans la littérature classique et il n'est certainement pas utilisé dans ce sens dans le Nouveau Testament. Un ὑπηρέτης (*hypēretēs*) dans le Nouveau

8 Louw, *Semantics of New Testament Greek*, p. 26-27.

9 R. C. Trench, *Synonyms of the New Testament* (1854; Marshalltown: NFCE, n.d.), p. 32.

10 A. T. Robertson, *Word Pictures in the New Testament*, 4 vol. (Nashville: Broadman, 1931), 4:102; J. B. Hofmann, *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen* (Munich: Oldenbourg, 1950, s.v.

11 Leon Morris, *The First Epistle of Paul to the Corinthians*, Tyndale New Testament Commentary series (Grand Rapids: Eerdmans, 1958), p. 74.

12 William Barclay, *New Testament Words* (Philadelphia: Westminster, 1975), s.v.

13 Le texte en question dit τοὶ ὑπηρέται τῶν μακρῶν ναῶν (*toi hypēretai tan makran naōn*, «les employés [rameurs?] sur les grands navires»). D'après le *LSJ*, 1872, on peut mettre en doute la signification *rameurs*.

Testament est un domestique et souvent, il n'y a pratiquement rien qui le distingue d'un διάκονος (*diakonos*). Comme le remarque Louw, tirer la signification de ὑπηρέτης (*hypēretēs*) de ὑπό (*hypo*) et ἐρέτης (*eretēs*) n'est pas plus réaliste intrinsèquement que de tirer la signification de « butterfly [papillon] » de « butter » [beurre] et « fly » [mouche], ou la signification de « pineapple » [ananas] de « pine » [pin] et « apple¹⁴ » [pomme]. Même ceux d'entre nous qui ne sont jamais allés à Hawaï savent que l'ananas n'est pas une espèce particulière de pomme qui pousse sur des pins.

La recherche de significations cachées liées à l'étymologie devient encore plus ridicule quand deux mots ayant des significations entièrement différentes partagent la même étymologie. James Barr attire l'attention sur la paire חֶלֶם (*lehem*) et מִלְחָמָה (*milhāmā*), mots qui signifient respectivement « pain » et « guerre » :

Il doit être considéré comme douteux que l'influence de la racine commune de ces mots soit de quelque importance sémantique dans leur utilisation normale en hébreu classique. Et il serait tout à fait farfelu de relier les deux comme étant mutuellement suggestifs ou évocateurs, comme si les batailles avaient normalement lieu pour obtenir du pain ou que le pain soit une denrée nécessaire pour les batailles. Bien sûr, des mots contenant des suites de sons semblables peuvent être délibérément juxtaposés pour l'assonance, mais c'est là un cas spécial et reconnaissable par lui-même¹⁵.

Peut-être devrais-je revenir un instant à mes trois premiers exemples. On peut argumenter que, bien que ἀπόστολος (*apostolos*, apôtre) soit apparenté à ἀποστέλλω (*apostellō*, j'envoie), l'utilisation dans le Nouveau Testament de ce substantif n'est pas centrée sur la signification *celui qui est envoyé*, mais sur « messenger ». Evidemment un messenger est habituellement envoyé ; mais le mot *messenger* rappelle également le message que la personne porte et suggère qu'il représente celui qui l'a envoyé. Autrement dit, l'utilisation du mot dans le Nouveau Testament suggère que ἀπόστολος (*aposto-*

14 Louw, *Semantics of New Testament Greek*, p. 27.

15 Cité et traduit de Barr, *The Semantics of Biblical Language*, p. 102.

los) porte généralement la signification de *représentant particulier* ou de *messenger spécial* plutôt que de «quelqu'un qui est envoyé».

Le mot *μονογενής* (*monogenēs*) est souvent présenté comme venant de *μόνος* (*monos*, seul/unique) et *γεννάω* (*gennaō*, engendrer); et de là sa signification est «seul engendré». Même au niveau de l'étymologie, la racine *γεν* (*gen*) est complexe : *μονογενής* (*monogenēs*) pourrait facilement provenir de *μόνος* (*monos*, unique) et *γένος* (*genos*, espèce ou race) pour signifier «le seul de son espèce», «unique», ou quelque chose du genre. Si nous nous appliquons à en considérer l'utilisation, nous découvrons que la Septante rend יָחִיד (*yāhīd*) par «seul» ou «unique» (par exemple, Psaume 22.20 [21.21, LXX, «ma précieuse vie» (selon NIV) ou «mon unique» (JND)]; Psaume 25.16 [24.16, LXX, «car je suis seul et affligé» (JND)]), sans aucune allusion au fait d'«engendrer». Il est vrai que dans le Nouveau Testament le mot se réfère souvent à la relation parent-enfant; mais même ici, il faut être prudent. En Hébreux 11.17, il est dit qu'Isaac est *μονογενής* (*monogenēs*) d'Abraham – ce qui, clairement, ne peut pas signifier «fils unique», puisqu'Abraham a aussi engendré Ismaël et a eu par la suite des enfants avec Keturah (Genèse 25.1-2). Isaac est, cependant, le fils *unique* d'Abraham, son fils spécial et bien-aimé¹⁶. Pour résumer

16 Pour une plus ample discussion, voir Dale Moody, “The Translation of John 3:16 in the Revised Standard Version”, *JBL* 72 (1953) : Les tentatives de renverser le travail de Moody n'ont pas été convaincantes. La plus récente est celle de John V. Dahms, “The Johannine Use of *Monogenēs* Reconsidered”, *NTS* 29 (1983) : 222-32. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une réfutation point par point de cet article, mais à mon avis son appréciation de la preuve n'est pas toujours équilibrée. Par exemple, quand il commente l'utilisation de *μονογενής* (*monogenēs*) au Ps 22.20, il souligne que des choses, non des personnes, sont en vue ; et pourtant quand il en vient au Ps 25.16 (24.16, LXX) – «Tourne-toi vers moi et use de grâce envers moi, car je suis *μονογενής* (*monogenēs*) et affligé» – il concède que la signification *solitaire/seul* est possible, mais ajoute : «Nous pensons qu'il n'est pas impossible que la signification 'enfant unique', c'est-à-dire quelqu'un qui n'a aucun frère ou sœur pour le secourir, soit (aussi ?) voulue» (p. 224). Dahms soutient cela malgré le fait que David a écrit le psaume, or David avait de nombreux frères et sœurs. Mais, tout au moins, Dahms reconnaît que «la signification est déterminée par l'usage, non par l'étymologie» (p. 223) ; et c'est ici mon argument principal. Moody soutient que ce fut la controverse arienne qui a poussé les traducteurs (en particulier Jérôme) à rendre *μονογενής* (*monogenēs*) par *unigenitus* (seul engendré), non *unicus* (seul) ; et même là, Jérôme était inconséquent, car il préfère encore ce dernier dans des passages comme Luc 7.12; 8.42; 9.38, où la référence n'est pas à Christ, et donc le problème christologique n'est pas en cause. Cela suggère plutôt avec force que ce n'est pas l'étude linguistique qui a incité les changements de Jérôme, mais la pression du débat théologique de l'époque.

la question, nous pouvons en conclure que des interprétations comme «car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son seul et unique Fils» (Jean 3.16, traduction de la NIV) ne sont motivées ni par un amour excessif de la paraphrase, ni par un désir pervers de nier quelque vérité cardinale, mais par la linguistique.

Dans la même veine, bien qu'il soit indubitablement vrai que le champ complet de ἀγαπάω (*agapaō*, aimer) et le champ complet de φιλέω (*phileō*, aimer) ne sont pas exactement identiques, ils bénéficient néanmoins d'un chevauchement substantiel ; et là où ils se chevauchent, il est fallacieux de faire appel à une «racine signifiante» pour discerner une différence entre les deux. En 2 Samuel 13 (LXX), ἀγαπάω (*agapaō*, aimer) et le mot apparenté ἀγάπη (*agapē*, amour) se réfèrent tous deux au viol incestueux d'Amnon commis sur sa sœur Tamar (2 Samuel 13.15, LXX). Quand nous lisons que Démas a abandonné Paul parce qu'il a aimé le présent siècle mauvais, il n'y a aucune raison linguistique de s'étonner de l'emploi du verbe ἀγαπάω (*agapaō*, 2 Timothée 4.10). Jean 3.35 affirme que le Père aime le Fils et utilise le verbe ἀγαπάω (*agapaō*) ; Jean 5.20 répète cette pensée, mais utilise φιλέω (*phileō*) – sans aucun changement perceptible dans la signification. Les fausses suppositions entourant cette paire de mots sont omniprésentes, c'est pourquoi j'y reviendrai plus loin. Ce que je mets en évidence ici, c'est qu'il n'y a rien d'intrinsèque au verbe ἀγαπάω (*agapaō*) ou au nom ἀγάπη (*agapē*) qui prouve une signification réelle ou cachée qui se référerait à un certain type particulier d'amour.

Je m'empresse d'ajouter trois avertissements à cette discussion. D'abord, je ne dis pas que n'importe quel mot peut signifier n'importe quoi. Habituellement, nous observons que chaque mot a individuellement un certain champ sémantique restreint et le contexte ne peut donc modifier ou modeler la signification d'un mot que dans certaines conditions. Évidemment, le champ sémantique total n'est pas fixé de manière permanente ; avec le temps et de nouvelles utilisations, il peut changer considérablement. Cependant, je ne suggère pas que les mots sont infiniment plastiques. Je dis simplement que la signification d'un mot ne peut pas être déterminée de façon fiable par l'étymologie, ou qu'une racine, une fois découverte,

projette toujours la même charge sémantique sur tout mot qui contient cette racine. Linguistiquement, la signification n'est pas une possession intrinsèque d'un mot ; c'est plutôt « un jeu de relations pour lesquelles un symbole verbal constitue un signe¹⁷ ». Dans un sens, bien sûr, il est légitime de dire « ce mot signifie ceci et cela », dans le cas où, soit nous fournissons le champ lexical observé de manière inductive, soit nous spécifions la signification d'un mot dans un contexte particulier ; mais nous ne devons pas charger un tel discours avec trop de bagage étymologique.

Le deuxième avertissement est que la signification d'un mot *peut* refléter le sens des différentes parties qui le composent. Par exemple, le verbe ἐκβάλλω (*ekballō*), de ἐκ (*ek*) et βάλλω (*ballō*), signifie effectivement « je jette », « j'envoie », ou « je lance ». La signification d'un mot *peut* refléter son étymologie ; et il faut admettre que c'est plus commun dans des langues synthétiques, comme le grec ou l'allemand, avec leur pourcentage élevé de mots transparents (des mots qui ont quelque relation naturelle avec leur signification) que dans une langue comme l'anglais, où les mots sont opaques (c.-à-d., sans aucune relation naturelle avec leur signification¹⁸). Cependant, ce que je mets en évidence est que nous ne pouvons pas nous permettre d'emblée de *présumer* que l'étymologie est reliée à la signification. Nous pouvons seulement tester ce point en découvrant la signification d'un mot de manière inductive.

Finalement, je suis loin de suggérer que l'étude de l'étymologie soit inutile. Elle est importante, par exemple, dans l'étude diachronique des mots (étude des mots comme ils se présentent sur de longues périodes de temps), dans la tentative de spécifier la signification certifiée la plus primitive, dans l'étude de langues apparentées et particulièrement quand on essaie de comprendre la signification des *hapax legomena* (les mots qui n'apparaissent qu'une fois). Dans ce dernier cas, bien que l'étymologie soit un outil maladroit pour discerner le sens, nous n'avons parfois aucun autre choix par

17 Eugene A. Nida, *Exploring Semantic Structures* (Munich : Fink, 1975), 14

18 Cf. en particulier la discussion dans Ullmann, *Semantics*, p. 80-115.

manque de matériaux de comparaison. C'est pourquoi, comme Moisés Silva le fait ressortir dans son excellente discussion sur ces questions, l'étymologie joue un rôle beaucoup plus important pour trouver le sens d'un mot dans l'Ancien Testament hébreu que dans le Nouveau Testament grec : l'hébreu contient proportionnellement un plus grand nombre de *hapax legomena*¹⁹. « La valeur relative de cette utilisation de l'étymologie varie inversement avec la quantité de matériaux disponibles pour une langue²⁰. » Et en tout cas, la spécification de la signification d'un mot sur la seule base de l'étymologie ne peut jamais être plus qu'une supposition judicieuse.

2. *Anachronisme sémantique*

Cette erreur se présente quand l'usage récent d'un mot est employé dans la lecture d'un texte plus ancien. Au niveau le plus simple, cela se passe dans une même langue, comme quand les premiers pères grecs de l'Église utilisent un mot d'une manière que l'on ne peut démontrer avoir été envisagée par les auteurs du Nouveau Testament. Il n'est pas évident, par exemple, que leur utilisation de ἐπίσκοπος (*episkopos*, évêque) pour désigner un conducteur d'Église qui a la charge de veiller sur plusieurs Églises locales ait une quelconque justification dans le Nouveau Testament.

Toutefois, le problème a une deuxième facette quand nous y ajoutons un changement de langue. Notre mot *dynamite* est étymologiquement tiré de δύναμις (*dynamis*, pouvoir/puissance, ou même miracle). Je ne sais pas combien de fois j'ai entendu des prédicateurs proposer une interprétation de Romains 1.16 qui ressemblait plus ou moins à ceci : « Je n'ai pas honte de l'Évangile, car il est la *dynamite* de Dieu pour sauver quiconque croit » – souvent avec un hochement de tête, comme si quelque chose de profond ou même d'ésotérique avait été prononcé. Ce n'est pas uniquement la vieille erreur de racine que l'on rencontre à nouveau. C'est pire : c'est un appel à une sorte d'étymologie inversée, l'erreur de racine aggravée par l'anachronisme. Paul a-t-il pensé à la dynamite quand il a écrit ce mot ? Et, quoi qu'il en soit,

19 Silva, *Biblical Words and Their Meaning*, p. 38-51.

20 Cité et traduit de Silva, *Biblical Words and Their Meaning*, p. 42.